

XYZ. La revue de la nouvelle

La morsure du yack aigri

Thierry Geaniton



Numéro 87, automne 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3205ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Geaniton, T. (2006). La morsure du yack aigri. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (87), 37–40.

La morsure du yack aigri

Thierry Geaniton

— **B**ONJOUR, chers auditeurs, et bienvenue au *Carrefour des plumes*, notre rendez-vous littéraire hebdomadaire. Aujourd'hui, je reçois un auteur tout à fait délicieux, Albert Vilanel, qui vient de faire paraître un petit roman qui se dévore comme une friandise, *La morsure du yack aigri*. Albert Vilanel, bonjour.

— Bonjour, monsieur Froment.

— Albert Vilanel, *La morsure du yack aigri* est-il véritablement votre premier roman ? On a du mal à le croire, tant est remarquable votre virtuosité narrative.

— Je vous remercie.

— Je vous en prie. Mais vous n'avez pas répondu...

— Eh bien, pour être tout à fait franc... oh ! je devais avoir dix-sept ans à l'époque — c'est vous dire si j'étais romantique ! —, je commis une blquette à prétention psychologique, intitulée *Un désir si brûlant*, dactylographiée par mes soins en douze exemplaires, aussitôt enlevés par des camarades à qui je proposai ce chef-d'œuvre. Naturellement, tous me le retournèrent dès le lendemain matin, accompagné d'insultes et de fermes exigences de remboursement intégral.

— Diable ! Était-ce donc si scandaleux ?

— Absolument pas. Seulement, l'intrigue — je le réalise aujourd'hui — était des plus minces : une ravissante secrétaire aux yeux en amande déclarait sa flamme à son patron, lequel se refusait à en croire un mot. Sur près de soixante-dix pages, la belle énamourée employait toute sa verve à convaincre le sceptique, en vain.

— Et comment cela finissait-il ?

— Comme la bougresse insistait, le patron la fit muter à la comptabilité.

— Était-ce là tout ?

— C'était tout.

— Je crois comprendre pourquoi vos douze lecteurs exigèrent d'être remboursés...

— Moi aussi. Mais sur le moment, je me sentis blessé dans mon art de romancier et me drapai dans ma dignité. Je gardai donc ces sous que j'estimais honnêtement gagnés.

— Mais que nos auditeurs se rassurent, *La morsure du yack aigri* que vous nous offrez aujourd'hui comblera les plus exigeants! Savez-vous, mon cher Vilanel, que vous êtes un conteur-né? Assurément, vous avez reçu en partage ce don si rare qui me porte à vous comparer, ni plus ni moins, à Karen Blixen.

— Comme vous y allez!

— Si fait! si fait! D'ailleurs, j'aimerais que vous expliquiez à nos auditeurs pourquoi vous avez tant tardé avant de nous régaler du produit de votre plume.

— Figurez-vous que je ne me croyais pas conteur pour deux sous avant ce dîner auquel je fus convié, voici deux ans. Je dois à cette soirée de m'être révélé à moi-même et aux autres, une révélation provoquée par la plus envoûtante paire d'yeux que jamais l'on ne vît.

— Peste! Mais vous nous intriguez, avec vos beaux yeux! Racontez, de grâce! Racontez!

— Eh bien, voici! Il y a deux ans, donc, un collègue m'invita à me joindre à un petit groupe d'intimes avec lesquels il avait coutume de réserver, une fois par mois, une table au restaurant *La galette poivrée*, que vous connaissez sans doute.

— J'y ai déjà dîné, en effet. Leur tournedos à l'ailloli est à se damner!

— N'est-ce pas? Toujours est-il que cette soirée m'aurait paru des plus banales, pour ne pas dire ennuyeuse, n'eût été la présence d'une dénommée Adèle, assise en face de moi. Une jeune femme d'apparence plutôt anodine, qui dégageait cependant un charme à ce point irrésistible que, sans trop avoir l'air d'y toucher, je tentai à plusieurs reprises de me distinguer, dans le ronronnement de la conversation générale, par de spirituelles saillies. Les plats desservis, nous terminions nos mokas lorsque

mon ami se leva et réclama notre attention pour annoncer que le moment était venu de verser chacun notre écot. Comme je sortais mon portefeuille, Adèle se pencha légèrement vers moi et m'expliqua en quelques mots qu'il ne s'agissait pas d'argent mais d'une coutume : avant de se quitter, chaque convive devait raconter une croustillante anecdote ou une blague inédite.

— L'idée est assez originale.

— Je le trouve aussi. Tout en écoutant les plaisanteries débitées tour à tour, je tâchais de me remémorer une histoire fameuse qui me permettrait de briller aux yeux d'Adèle. Nouveau venu dans ce cercle d'amis, j'eus l'honneur de clôturer ce rituel. Je m'exécutai, ménageant mes effets par de savantes combinaisons de pauses et d'accélération avant d'arriver à l'hilarante chute. Je lâchai celle-ci comme une bombe et m'attendis à une explosion de rires. À mon extrême désarroi, mes commensaux demeuraient pendus à mes lèvres, attendant la suite. Le flop était total. Instant tragique ! Et Adèle, si bienveillamment confiante, qui ne me quittait pas des yeux... En un éclair, je muselai mes cris de panique intérieure et j'enchaînai avec un feint naturel.

— Comment ! Sans même savoir où vous allez ?

— Absolument. Je lâchai la bride à mon imagination. De simple blague, mon historiette prit les dimensions d'une véritable épopée. De fil en aiguille, j'entraînai mon auditoire à la suite de mes héros fictifs. Nous courûmes ainsi jusqu'en Scandinavie, où nous embarquâmes sur un vieux drakkar qui fit voile vers l'Inde, que nous explorâmes quelques jours avant de dévaler la pente abrupte d'un glacier de l'Annapurna. Remis de ces émotions, nous grimpâmes dans la nacelle d'une montgolfière dont la toile devait se déchirer quelque part au-dessus de l'Afrique centrale. Nous taillâmes dans un tronc d'arbre une confortable pirogue à bord de laquelle nous descendîmes le Zambèze, jusqu'à ce que trois crocodiles nous fissent chavirer. Nous regagnâmes la rive puis le consulat du Liechtenstein, qui nous redirigea sur Porto-Vecchio. Autant de péripéties que j'enchaînai l'une à l'autre de façon si logique que mes convives ne

demandèrent qu'à me suivre. Rien ne semblait devoir m'arrêter. Il faut vous dire, monsieur Froment, qu'à mesure que je déroulai mon intrigue, les prunelles d'Adèle s'embrasaient de façon si phénoménale que j'en étais comme fou. J'aurais inventé les choses les plus inouïes pour que jamais ne s'éteignît cette flamme dans son regard, ni ne s'effaçât de ses lèvres ce sourire enchanté. Son seul visage était toute la source de mon inspiration, la houssine dont je cravachai ma fantaisiste logorrhée.

— Tout de même, quelle femme épatante que cette Adèle, dont un simple regard peut vous catapulter sur les cimes de l'Annapurna !

— Je ne vous le fais pas dire. Le plus comique, c'est que mon récit était à ce point prenant que les serveurs du restaurant avaient suspendu leurs allées et venues pour m'écouter. Les dîneurs des tables voisines s'étaient rapprochés de la nôtre. Mais il fallait conclure. Je fis tranquillement rentrer mes personnages au bercail, les malles remplies d'objets exotiques et de diapositives. Je reçus une longue et crépitante ovation, puis nous nous séparâmes à regret. Comme nous sortions ensemble de *La galette poivrée*, Adèle m'offrit de la raccompagner. En chemin, elle me fit promettre de coucher par écrit tous ces récits qui trottaient librement dans ma tête et qu'elle aurait si grand plaisir à lire.

— *La morsure du yack aigri* serait-il donc le fruit de cette promesse ?

— En effet.

— Mais... ne disiez-vous pas que vous puisiez toute votre inspiration dans les yeux de cette muse ? Est-ce à dire que... je n'ose comprendre...

— Osez, monsieur Froment ! osez ! Eh bien, oui, Adèle et moi échangerons solennellement nos vœux cet été même...